

Vurm, Petr;
Ce

saire,
Aime

Aimé Césaire (1913 Basse-Pointe – 2008 Fort-de-France, Martinique)

In: Vurm, Petr. *Anthologie de la littérature francophone*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 106-124

ISBN 978-80-210-7091-2; ISBN 978-80-210-7094-3 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131337>

Access Date: 30. 03. 2025

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

LES CARAÏBES

Aimé CÉSAIRE (1913 Basse-Pointe – 2008 Fort-de-France, Martinique)

Né le 26 juin 1913 à Basse-Pointe, Aimé Césaire est le second d'une famille de sept enfants. Famille modeste, mais qui cultive une triple tradition de luttes sociales, de fierté de la race et d'amour de l'étude. En effet, c'est sa grand-mère Nini qui lui apprend à lire ; son père, d'abord économe sur une habitation, devient, en préparant des concours, fonctionnaire des contributions indirectes ; chaque matin avant la classe, il joue les répétiteurs et lit à ses enfants de belles pages de la littérature française. On trouve dans le *Cahier* des souvenirs de cette enfance passée à Basse-Pointe et au Lorrain. Aimé montre, dès cette époque, un caractère réservé mais indépendant, et un grand amour des livres.

Pour lui permettre de poursuivre ses études au lycée Schoelcher (1924), la famille s'installe à Fort-de-France : la mère, jusqu'ici au foyer, exerce le métier de couturière, le père, encore en poste à Basse-Pointe, ne visite sa famille que deux fois par mois. Pourtant, Aimé est déçu par sa première rencontre avec cette ville coloniale, sale et misérable. Sa déconvenue se ressent dans la description de Fort-de-France du *Cahier* et explique peut-être sa détermination de maire à assainir la ville. De plus, enfant noir, pauvre, issu de la Campagne, il se heurte aux moqueries des élèves plus clairs et plus fortunés. C'est, cependant, un élève docile et très studieux. A la sortie des cours, il fréquente assidûment la bibliothèque Schoelcher, toute proche. A la fin des années de lycée, en 1931, muni d'une bourse d'études supérieures, il part pour la France avec enthousiasme car il « étouffait » dans la Martinique coloniale. Aidé d'une lettre de recommandation de son professeur, le géographe E. Revert, il s'inscrit, pour préparer le concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure, au lycée Louis-le-Grand. Il y rencontre Senghor, son ami pour la vie, il lui permet de découvrir l'Afrique et de retrouver en lui-même son « moi africain ». Sa formation se parfait aussi grâce à *La Revue du Monde Noir* créée en 1931 par Paulette Nardal et le Docteur Sajous : il en critique le caractère superficiel et mondain, mais il y lit les poèmes de la Renaissance Noire américaine et les travaux de l'ethnologue Frobenius réhabilitant les civilisations africaines. La

revue *Légitime Défense* d'Étienne Léro, René Ménil et Jules Monnerot (1932) l'a « marqué » également, mais il en critique aussi l'adhésion – qu'il juge assimilati-onniste – au marxisme et au surréalisme. En 1934, avec Senghor et Damas, qui fut un temps son condisciple au Lycée Schoelcher, il transforme *L'Étudiant Martiniquais*, revue de l'Association des Étudiants Martiniquais, en *L'Étudiant Noir* pour affirmer la solidarité de tous les Noirs d'Afrique et de la diaspora. En 1935, au prix d'un labeur acharné, il est reçu à l'École Normale Supérieure. Toujours réservé, il est néanmoins chaleureux et communicatif avec ses amis. De plus, il est doué d'une grande curiosité intellectuelle et d'une mémoire prodigieuse. Il déchire ses premiers écrits qu'il juge trop classiques. Et il commence à rédiger (à 22 ans !) le *Cahier dun retour au pays natal*, « antipoème » d'une prise de conscience raciale et culturelle.

En 1937, il prépare un D.E.S. intitulé *Le Thème du Sud dans la poésie négro-américaine des Etats-Unis*, ce qui lui permet d'approfondir sa connaissance de la poésie noire américaine. D'abord refusé par plusieurs éditeurs, le *Cahier* est publié en août 1939 par la revue *Volontés*. Cette première version de ce qui deviendra l'oeuvre nègre la plus lue et la plus traduite au monde passe complètement inaperçue du fait de la guerre. De retour en Martinique, fin août 1939, il enseigne la littérature au lycée Schoelcher. Il est adulé de ses élèves, tant pour le contenu de son enseignement – les écrivains contemporains, les civilisations africaines... –, que pour ses qualités de pédagogue. Il est le professeur de jeunes Martiniquais devenus célèbres par la suite : Suvélor, Glissant... De plus, ses cours sont recopiés par de nombreux autres : Fanon, Desportes..., bref, il marque, il le reconnaît lui-même, toute une génération. Il la marque aussi par *Tropiques*, la revue qu'il fait paraître avec René Ménil (cofondateur de *Légitime défense*), son épouse Suzanne Césaire et Aristide Maugée. Alors que la Martinique subit une occupation pétainiste qui entraîne la pénurie et restreint encore plus les libertés, ce sera une revue avant-gardiste, de réflexion, de création et d'ouverture, donc de résistance, qui veut « affirmer l'originalité de la culture des Antilles et ses racines africaines ». De passage en Martinique sur le chemin de l'exil, Breton découvre le premier numéro de *Tropiques*. C'est de ce moment que date, selon Césaire, son adhésion consciente au surréalisme, car jusque-là, il faisait « du surréalisme comme Monsieur Jourdain de la prose ». La rencontre sera aussi une révélation pour Breton : celui-ci rédige, en 1944, *Martinique Charmeuse de serpent, Un grand poète noir*, qui servira de préface à l'édition bilingue du *Cahier* qui paraît aux USA.

En 1944, Césaire, chargé de conférences en Haïti, découvre la terre mythique de la première révolution noire, mais aussi une société en butte à de graves difficultés économiques. Cette découverte aura une double influence, elle fournit son oeuvre en héros (Toussaint Louverture, Christophe) mais le conduira peut-être aussi à la prudence dans son action politique. Sollicité par la Fédération Martiniquaise du Parti Communiste Français pour conduire sa liste, il est élu le 27/5/1945 maire de Fort-de-France puis le 21/10/45 député à l'Assemblée Constituante française. Ce n'est qu'après son élection qu'il adhérera au Parti Communiste, et qu'il se mettra à l'étude du marxisme (avec sa fougue habituelle). Comme maire, il se livre à un gros travail d'assainissement et de modernisation de sa ville. Comme député, en 1946, il est rapporteur à l'Assemblée nationale de la loi érigeant les anciennes colonies d'Amérique et la Réunion en départements. La loi est promulguée le 19 mars, mais il doit entamer aussitôt une rude bataille à l'Assemblée pour déjouer les tentatives de la mutiler et d'en repousser la date d'application. L'époque est très féconde sur le plan littéraire : en 1946, il publie les *Armes miraculeuses* qui comporte la première version de *Et les chiens se taisaient* (une deuxième version remaniée paraîtra en 1956) ; en 1947, il participe à la création de la revue *Présence Africaine* avec Alioune Diop ; en 1948, il publie *Soleil cou coupé* et en 1949, *Corps perdus*. En 1961, ces deux recueils, plus ou moins remaniés, seront réunis dans *Cadastre*.

En 1950, révolté par la répression dans l'empire colonial français, il dénonce le principe même de la colonisation dans le *Discours sur le colonialisme* qui n'a jamais été prononcé, mais a été écrit, dit-il, à la demande d'une revue « de droite », dont la version définitive (1955) rencontre plus d'écho. En 1956, après le Ier Congrès International des écrivains et artistes noirs, et surtout après le fameux rapport Khrouchtchev, il démissionne du Parti Communiste Français : il reproche à celui-ci en particulier son allégeance à l'URSS et surtout, le paternalisme des communistes européens envers le Tiers-Monde. Il rédige le 24/10/56, la *Lettre à Maurice Thorez* où il affirme le droit des colonisés à l'initiative et expose la dialectique de l'universel et du particulier. En février 1957, il est réélu triomphalement à sa charge de maire.

Il fonde en 1958 le Parti Progressiste Martiniquais, « large » rassemblement, dont la vocation autonomiste est affirmée. Il ressent, désormais, la nécessité de privilégier l'action culturelle et la formation. Il crée l'organe du PPM, *Le Progressiste* qui a pour but l'éducation politique et la désaliénation du peuple. L'action de formation se poursuivra, en 1972, par la création du SERMAC (Service muni-

principal d'action culturelle) et du Festival culturel de Fort-de-France ouvert à la fois à la production culturelle internationale et à la créativité antillaise. Dans sa création littéraire aussi, il s'efforce de se rendre désormais plus accessible : c'est d'abord, en 1960, *Ferrements* (qui obtient le prix René Laporte), écrit dans un langage plus simple que les précédents recueils, puis surtout trois pièces de théâtre : *La Tragédie du Roi Christophe* (1963), *Une Saison au Congo* (1966) et, en 1969, *Une Tempête*. Chacune de ces pièces met en scène un moment de l'histoire des révolutions noires. En 1982, paraît son dernier recueil, *Moi, laminaire*, « bilan... sincère d'une vie d'homme ». Après l'arrivée au pouvoir de la gauche en France, une série d'hommages lui sont rendus : à l'initiative de Jack Lang, il reçoit le *Grand Prix national de la poésie* (1982). En 1989, le Festival d'Avignon lui rend hommage. En 1991, la *Tragédie du Roi Christophe* entre à la Comédie-Française. Le 14/07/91, François Mitterrand pose en son honneur une plaque au fronton du ministère des DOM-TOM (en son absence). Il renonce à la députation en 1993 ; puis en 2001, à ses fonctions de maire. Il meurt le 17 avril 2008 ; le peuple martiniquais tout entier le pleure, une foule immense lui rend spontanément un hommage à l'africaine (chants, danses...), la République Française lui fait des funérailles nationales. Avant sa mort, et surtout après, son nom est donné à de nombreux lieux et monuments du pays.

On peut étendre à l'oeuvre poétique de Césaire ce que disait Breton du *Cahier*. C'est « le plus grand monument lyrique de ce temps ». Certes, elle est difficile. Cela est dû à l'adhésion au surréalisme, mais aussi au fait qu'elle puise ses référents dans la nature, l'histoire et la culture des Antilles, de l'Afrique et de l'Amérique latine. Cela est dû aussi à « une langue très construite » dans laquelle Annie Dyck a décelé « aux côtés du français les parts importantes du latin, du grec et de bribes d'idiomes d'Afrique et d'Amérique latine », ainsi que « la présence (...) méconnue du créole. » (L.F. Prudent). Là aussi, Césaire « s'est servi » du français et l'a infléchi pour exprimer son « moi-nègre », son « moi-antillais ». Cependant, quelles que soient ses difficultés, « la magie du verbe de Césaire est bien celle-là : emporter l'adhésion sans passer par la compréhension littérale. » (M. Condé). Sur le plan des idéologies, par contre, Césaire est beaucoup plus controversé. Ainsi de la négritude accusée de racisme. Mais il répond qu'elle est simplement « la prise de conscience d'être noir, ce qui implique la prise en charge de son destin, de son histoire et de sa culture », et débouche sur la solidarité et la fraternité humaines, et sur l'universel. Loin du racisme, c'est un humanisme.

A propos du surréalisme, il reconnaît l'influence sur son oeuvre d'un certain nombre de poètes français : Mallarmé, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, Claudel... et bien sûr des surréalistes. Mais il a utilisé le surréalisme comme une technique, pour explorer son « moi profond », « son moi africain » et libérer les Antillais de l'aliénation coloniale. (D'ailleurs, il y renoncera partiellement pour se faire mieux comprendre.) De même, s'il a fait un bout de chemin avec les communistes, c'est qu'à l'époque, c'étaient les seuls à traiter les noirs comme des hommes, mais il veut que le « marxisme et le communisme soient mis au service des peuples noirs » et non l'inverse. Cependant, il est critiqué surtout pour les hésitations de son action politique et les contradictions entre celle-ci et sa production littéraire. Il invoque la prudence : « J'ai évité à mon peuple un bain de sang » dit-il au soir de sa vie. Mais ces scrupules lui ont-ils été dictés par la méfiance envers le peuple ou par une intime connaissance de ce peuple ?

On doit cependant reconnaître cette générosité, ce profond amour de la justice qui l'ont poussé à prendre position en faveur des opprimés, sans distinction de race, d'idéologie ou de sexe (il fut, par exemple, sur les sollicitations de Gisèle Halimi, un des premiers signataires du projet de loi pour l'avortement). Sa profonde fidélité à la cause qu'il n'a cessé de défendre : la lutte contre la dévalorisation et surtout « l'auto-dévalorisation » (G. Suréna) de l'homme noir. Sa fidélité envers son pays aussi, cette petite île à laquelle il se voulut « accroché comme une algue à son rocher ».

Cahier d'un retour au pays natal (1939)

Au bout du petit matin...

Va-t-en, lui disais-je, gueule de flic, gueule de vache, va-t-en je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance. Va-t-en mauvais gris-gris, punaise de moinillon. Puis je me tournais vers des paradis pour lui et les siens perdus, plus calme que la face d'une femme qui ment, et là, bercé par les effluves d'une pensée jamais lasse je nourrissais le vent, je délaçais les monstres et j'entendais monter de l'autre côté du désastre, un fleuve de tourterelles et de trèfles de la savane que je porte toujours dans mes

profondeurs à hauteur inverse du vingtième étage des maisons les plus insolentes et par précaution contre la force putréfiante des ambiances crépusculaires, arpentée nuit et jour d'un sacré soleil vénérien.

Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouées.

Au bout du petit matin, l'extrême, trompeuse désolée eschare sur la blessure des eaux ; les martyrs qui ne témoignent pas ; les fleurs du sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cris de perroquets babillards ; une vieille vie menteusement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées ; une vieille misère pourrissant sous le soleil, silencieusement ; un vieux silence crevant de pustules tièdes, l'affreuse inanité de notre raison d'être.

Au bout du petit matin, sur cette plus fragile épaisseur de terre que dépasse de façon humiliante son grandiose avenir – les volcans éclateront, l'eau nue emportera les taches mûres du soleil et il ne restera plus qu'un bouillonnement tiède picoré d'oiseaux marins – la plage des songes et l'insensé réveil.

Au bout du petit matin, cette ville plate – étalée, trébuchée de son bon sens, inerte, essoufflée sous son fardeau géométrique de croix éternellement

recommençante, indocile à son sort, muette, contrariée de toutes façons, incapable de croître selon le suc de cette terre, embarrassée, rognée, réduite, en rupture de faune et de flore.

Au bout du petit matin, cette ville plate – étalée...

Et dans cette ville inerte, cette foule criarde si étonnamment passée à côté de son cri comme cette ville à côté de son mouvement, de son sens, sans inquiétude, à côté de son vrai cri, le seul qu'on eût voulu l'entendre crier parce qu'on le sent sien lui seul ; parce qu'on le sent habiter en elle dans quelque refuge profond d'ombre et d'orgueil, dans cette ville inerte, cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine, cette foule si étrangement bavarde et muette.

Dans cette ville inerte, cette étrange foule qui ne s'entasse pas, ne se mêle pas : habile à découvrir le point de désencastration, de fuite, d'esquive. Cette foule qui ne sait pas faire foule, cette foule, on s'en rend compte, si parfaitement seule sous ce soleil, à la façon dont une femme, toute on eût cru à sa cadence lyrique, interpelle brusquement une pluie hypothétique et lui intime l'ordre de ne pas tomber ; ou à un signe rapide de croix sans mobile visible ; ou à l'animalité subitement grave d'une paysanne, urinant debout, les jambes écartées, roides.

Dans cette ville inerte, cette foule désolée sous le soleil, ne participant à rien de ce qui s'exprime,

s'affirme, se libère au grand jour de cette terre
sienne. Ni à l'impératrice Joséphine des Français
rêvant très haut au-dessus de la négraille. Ni au
libérateur figé dans sa libération de pierre blanchie.
Ni au conquistador. Ni à ce mépris, ni à cette liberté,
ni à cette audace.

Au bout du petit matin, cette ville inerte et ses
au-delà de lèpres, de consommation, de famines, de
peurs tapies dans les ravins, de peurs juchées dans les
arbres, de peurs creusées dans le sol, de peurs en
dérive dans le ciel, de peurs amoncelées et ses
fumerolles d'angoisse.

Au bout du petit matin, le morne oublié, oublieux
de sauter.

Au bout du petit matin, le morne au sabot inquiet
et docile – son sang impaludé met en déroute le
soleil de ses pouls surchauffés.

Au bout du petit matin, l'incendie contenu du
morne, comme un sanglot que l'on a bâillonné au
bord de son éclatement sanguinaire, en quête d'une
ignition qui se dérobe et se méconnaît.

Au bout du petit matin, le morne accroupi devant
la boulimie aux aguets de foudres et de moulins,
lentement vomissant ses fatigues d'hommes, le
morne seul et son sang répandu, le morne et ses
pansements d'ombre, le morne et ses rigoles de peur,
le morne et ses grandes mains de vent.

Au bout du petit matin, le morne famélique et nul
ne sait mieux que ce morne bâtard pourquoi le

suicidé s'est étouffé avec complicité de son hypoglosse en retournant sa langue pour l'avaler ; pourquoi une femme semble faire la planche à la rivière Capot (son corps lumineusement obscur s'organise docilement au commandement du nombril) mais elle n'est qu'un paquet d'eau sonore.

Et ni l'instituteur dans sa classe, ni le prêtre au catéchisme ne pourront tirer un mot de ce négrillon somnolent, malgré leur manière si énergique à tous deux de tambouriner son crâne tondu, car c'est dans les marais de la faim que s'est enlisée sa voix d'inanition (un-mot-un-seul-mot et je-vous-entiens – quitte-de-la – reine-Blanche-de-Castille, un-mot-un-seul-mot, voyez – vous – ce – petit – sauvage-qui-ne-sait-pas-un-seul-des-dix – commandements-de-Dieu) car sa voix s'oublie dans les marais de la faim, et il n'y a rien, rien à tirer vraiment de ce petit vaurien,
qu'une faim qui ne sait plus grimper aux agrès de sa VOIX une faim lourde et veule,
une faim ensevelie au plus profond de la Faim de ce morne famélique

Au bout du petit matin, l'échouage hétéroclite, les puanteurs exacerbées de la corruption, les sodomies monstrueuses de l'hostie et du victime, les coltis infranchissables du préjugé et de la sottise, les prostitutions, les hypocrisies, les lubricités, les trahisons, les mensonges, les faux, les concussions – l'essoufflement des lâchetés insuffisantes, l'enthousiasme sans ahan aux pous,
surnuméraires, les avidités, les hystéries, les perversions, les arlequinades de la misère, les estropiements, les prurits, les urticaires, les hamacs tièdes de la dégénérescence.

Ici la parade des risibles et scrofuleux bubons, les poutures de microbes très étranges, les poisons sans alexitère connu, les sanies de plaies bien antiques, les fermentations imprévisibles d'espèces putrescibles.

Au bout du petit matin, la grande nuit immobile, les étoiles plus mortes qu'un balafon crevé, le bulbe tératique de la nuit, germé de nos bassesses et de nos renoncements.

Et nos gestes imbéciles et fous pour faire revivre l'éclaboussement d'or des instants favorisés, le cordon ombilical restitué à sa splendeur fragile, le pain, et le vin de la complicité, le pain, le vin, le sang des épousailles véridiques.

Et cette joie ancienne m'apportant la connaissance de ma présente misère, une route bossuée qui pique une tête dans un creux où elle éparpille quelques cases ; une route infatigable qui charge à fond de train un morne en haut duquel elle s'enlise brutalement dans une mare de maisons pataudes, une route follement montante, témérairement descendante, et la carcasse de bois comiquement juchée sur de minuscules pattes de ciment que j'appelle « notre maison », sa coiffure de tôle ondulant au soleil comme une peau qui sèche, la salle à manger, le plancher grossier où luisent des têtes de clous, les solives de sapin et d'ombre qui courent au plafond, les chaises de paille fantomales, la lumière grise de la lampe, celle vernissée et rapide des cancrelats qui bourdonne à faire mal...

Au bout du petit matin, ce plus essentiel pays restitué à ma gourmandise, non de diffuse tendresse, mais la tourmentée concentration sensuelle du gras

téton des mornes avec l'accidentel palmier comme son germe durci, la jouissance saccadée des torrents et depuis Trinité jusqu'à Grand-Rivière, la grand'lèche hystérique de la mer.

Et le temps passait vite, très vite.
 Passés août où les manguiers pavoisent de toutes leurs lunules, septembre l'accoucheur de cyclones, octobre le flambeur de cannes, novembre qui ronronne aux distilleries, c'était Noël qui commençait. Il s'était annoncé d'abord Noël par un picotement de désirs, une soif de tendresses neuves, un bourgeonnement de rêves imprécis, puis il s'était envolé tout à coup dans le froufrou violet de ses grandes ailes de joie, et alors c'était parmi le bourg sa vertigineuse retombée qui éclatait la vie des cases comme une grenade trop mûre.
 Noël n'était pas comme toutes les fêtes. Il n'aimait pas à courir les rues, à danser sur les places publiques, à s'installer sur les chevaux de bois, à profiter de la cohue pour pincer les femmes, à lancer des feux d'artifice au front des tamariniers. Il avait l'agoraphobie, Noël. Ce qu'il lui fallait c'était toute une journée d'affairement, d'apprêts, de cuisinages, de nettoyages, d'inquiétudes, de-peur-que-ça – ne- suffise-pas, de-peur-que-ça – ne-manque, de-peur-qu'on-ne-s'embête, puis le soir une petite église pas intimidante, qui se laissât emplir bienveillamment par les rires, les chuchotis, les confidences, les déclarations amoureuses, les médisances et la cacophonie gutturale d'un chantre bien d'attaque et aussi de gais copains et de franches luronnes et des cases aux entrailles riches en succulences, et pas regardantes, et l'on s'y parque

une vingtaine, et la rue est déserte, et le bourg n'est plus qu'un bouquet de chants, et l'on est bien à l'intérieur, et l'on en mange du bon, et l'on en boit du réjouissant et il y a du boudin, celui étroit de deux doigts qui s'enroule en volubile, celui large et trapu, le bénin à goût de serpolet, le violent à incandescence pimentée, et du café brûlant et de l'anis sucré et du punch au lait, et le soleil liquide des rhums, et toutes sortes de bonnes choses qui vous imposent autoritairement les muqueuses ou vous les distillent en ravissements, ou vous les tissent de fragrances, et l'on rit, et l'on chante, et les refrains fusent à perte de vue comme des cocotiers :

Alleluia

Kyrie eleison... leison... leison,
Christe eleison... leison... leison.

Et ce ne sont pas seulement les bouches qui chantent, mais les mains, mais les pieds, mais les fesses, mais les sexes, et la créature tout entière qui se liquéfie en sons, voix et rythme.

Arrivée au sommet de son ascension, la joie crève comme un nuage. Les chants ne s'arrêtent pas, mais ils roulent maintenant inquiets et lourds par les vallées de la peur, les tunnels de l'angoisse et les feux de l'enfer.

Et chacun se met à tirer par la queue le diable le plus proche, jusqu'à ce que la peur s'abolisse insensiblement dans les fines sablures du rêve, et l'on vit comme dans un rêve véritablement, et l'on boit et l'on crie et l'on chante comme dans un rêve, et l'on somnole aussi comme dans un rêve avec des paupières en pétales de rose, et le jour vient velouté comme une sapotille, et l'odeur de purin des cacaoyers, et les dindons qui égrènent leurs pustules

rouges au soleil, et l'obsession des cloches, et la
pluie,
les cloches... la pluie...
...
qui tintent, tintent, tintent...

Une Tempête (1969), pièce de théâtre

Entre Ariel.

Prospero

Alors, Ariel ?

Ariel

Mission accomplie.

Prospero

Bravo ! Du beau travail ! Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Je te complimente et tu n'as pas l'air content. Fatigué ?

Ariel

Fatigué non pas, mais dégoûté. Je vous ai obéi, mais pourquoi le cacher, la mort au coeur. C'était pitié de voir sombrer ce grand vaisseau plein de vie.

Prospero

Allons bon ! Ta crise ! C'est toujours comme ça avec les intellectuels !... Et puis zut ! Ce qui m'intéresse, ce ne sont pas tes transes, mais tes oeuvres. Partageons : Je prends pour moi ton zèle et te laisse tes doutes. D'accord ?

Ariel

Maître, je vous demande de me décharger de ce genre d'emploi.

Prospero

criant

Écoute une fois pour toutes. J'ai une oeuvre à faire, et je ne regarderai pas aux moyens !

Ariel

Vous m'avez mille fois promis ma liberté et je l'attends encore.

Prospero

Ingrat, qui t'a délivré de Sycorax ? Qui fit bâiller le pin où tu étais enfermé et te délivra ?

Ariel

Parfois je me prends à le regretter... Après tout j'aurais peut-être fini par devenir arbre... Arbre, un des mots qui m'exaltent ! J'y ai pensé souvent : Palmier ! Fusant très haut une nonchalance où nage une élégance de poulpe. Baobab ! Douceur d'entrailles des monstres ! Demande-le plutôt à l'oiseau calao qui s'y claustré une saison. Ceiba ! Éployé au soleil fier ! Oiseau ! Les serres plantées dans le vif de la terre !

Prospero

Écrase ! Je n'aime pas les arbres à paroles. Quant à ta liberté, tu l'auras, mais à mon heure. En attendant, occupe-toi du vaisseau. Moi, je vais toucher deux mots au sieur Caliban. Celui-là, je l'ai à l'oeil, il s'émancipe un peu trop.

Il appelle

... Caliban ! Caliban !

Il soupire.

Caliban entre.

Caliban

Uhuru !

Prospero

Qu'est-ce que tu dis ?

Caliban

Je dis Uhuru !

Prospero

Encore une remontée de ton langage barbare. Je t'ai déjà dit que je n'aime pas ça. D'ailleurs, tu pourrais être poli, un bonjour ne te tuerait pas !

Caliban

Ah ! J'oubliais... Bonjour. Mais un bonjour autant que possible de guêpes, de crapauds, de pustules et de fiente. Puisse le jour d'aujourd'hui hâter de dix ans le jour où les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre se rassasieront de ta charogne !

Prospero

Toujours gracieux je vois, vilain singe ! Comment peut-on être si laid !

Caliban

Tu me trouves laid, mais moi je ne te trouve pas beau du tout ! Avec ton nez crochu, tu ressembles à un vieux vautour !

Il rit.

Un vieux vautour au cou pelé !

Prospero

Puisque tu manies si bien l'invective, tu pourrais au moins me bénir de t'avoir appris à parler. Un barbare ! Une bête brute que j'ai éduquée, formée, que j'ai tirée de l'animalité qui l'engangue encore de toute part !

Caliban

D'abord ce n'est pas vrai. Tu ne m'as rien appris du tout. Sauf, bien sûr à baragouiner ton langage pour comprendre tes ordres : couper du bois, laver la vaisselle, pêcher le poisson, planter les légumes, parce que tu es bien trop fainéant pour le faire. Quant à ta science, est-ce que tu me l'as jamais apprise, toi ? Tu t'en es bien gardé ! Ta science, tu la gardes égoïstement pour toi tout seul, enfermée dans les gros livres que voilà.

Prospero

Sans moi, que serais-tu ?

Caliban

Sans toi ? Mais tout simplement le roi ! Le roi de l'île ! Le roi de mon île, que je tiens de Sycorax, ma mère.

Prospero

Il y a des généalogies dont il vaut mieux ne pas se vanter. Une goule ! Une sorcière dont, Dieu merci, la mort nous a délivrés !

Caliban

Morte ou vivante, c'est ma mère et je ne la renierai pas ! D'ailleurs, tu ne la crois morte que parce que tu crois que la terre est chose morte... C'est tellement plus commode ! Morte, alors on la piétine, on la souille, on la foule d'un pied vainqueur ! Moi, je la respecte, car je sais qu'elle vit, et que vit Sycorax.

Sycorax ma mère !

Serpent ! Pluie ! éclairs !

Et je te retrouve partout :

Dans l'oeil de la mare qui me regarde, sans ciller, à travers les scirpes.

Dans le geste de la racine tordue et son bond qui attend. Dans, la nuit, la toute-voyante aveugle, la toute-flaireuse sans naseaux !

... D'ailleurs souvent par le rêve elle me parle et m'avertit... Tiens, hier encore, lorsque je me voyais à plat ventre sur le bord du marigot, lapant une eau fangeuse, et que la Bête s'appêtait à m'assaillir, un bloc de rocher à la main.

Prospero

En tout cas, si tu continues, ta sorcellerie ne te mettra pas à l'abri du châtement.

Caliban

C'est ça ! Au début, Monsieur me cajolait : Mon cher Caliban par ci, mon petit Caliban par là ! Dame ! Qu'aurais-tu fait sans moi, dans cette contrée inconnue ? Ingrat ! Je t'ai appris les arbres, les fruits, les oiseaux, les saisons, et maintenant je t'en fous... Caliban la brute ! Caliban l'esclave ! Recette connue ! l'orange pressée, on en rejette l'écorce !

Prospero

Oh !

Caliban

Je mens, peut-être ? C'est pas vrai que tu m'as fichu à la porte de chez toi et que tu m'as logé dans une grotte infecte ? Le ghetto, quoi !

Prospero

Le ghetto, c'est vite dit ! Elle serait moins « ghetto » si tu te donnais la peine de la tenir propre ! Et puis il y a une chose que tu as oublié de dire, c'est que c'est ta lubricité qui m'a obligé de t'éloigner. Dame ! Tu as essayé de violer ma fille !

Caliban

Violer ! violer ! Dis-donc, vieux bouc, tu me prêtes tes idées libidineuses. Sache-le : Je n'ai que faire de ta fille, ni de ta grotte, d'ailleurs. Au fond, si je rouspète, c'est pour le principe, car ça ne me plaisait pas du tout de vivre à côté de toi : tu pue des pieds !

Prospero

Mais je ne t'ai pas appelé pour discuter ! Ouste ! Au travail ! Du bois, de l'eau, en quantité ! Je reçois du monde aujourd'hui.

Caliban

Je commence à en avoir marre ! Du bois, il y en a un tas haut comme ça !

Prospero

Caliban, j'en ai assez ! Attention ! Si tu rouspètes, la trique ! Et si tu lanternes, ou fais grève, ou sabotes, la trique ! La trique, c'est le seul langage que tu comprends ; eh bien, tant pis pour toi, je te le parlerai haut et clair. Dépêche-toi !

Caliban

Bon ! J'y vais... mais pour la dernière fois. La dernière, tu entends ! Ah ! j'oubliais... j'ai quelque chose d'important à te dire.

Prospero

D'important ? Alors, vite, accouche.

Caliban

Eh bien, voilà : j'ai décidé que je ne serai plus Caliban.

Prospero

Qu'est-ce que cette foutaise ? Je ne comprends pas !

Caliban

Si tu veux, je te dis que désormais je ne répondrai plus au nom de Caliban.

Prospero

D'où ça t'est venu ?

Caliban

Eh bien, y a que Caliban n'est pas mon nom. C'est simple !

Prospero

C'est le mien peut-être !

Caliban

C'est le sobriquet dont ta haine m'a affublé et dont chaque rappel m'insulte.

Prospero

Diable ! On devient susceptible ! Alors propose... Il faut bien que je t'appelle ! Ce sera comment ? *Cannibale* t'irait bien, mais je suis sûr que tu n'en voudras pas ! Voyons, Hannibal ! Ça te va ! Pourquoi pas ! Ils aiment tous les noms historiques !

Caliban

Appelle-moi X. Ça vaudra mieux. Comme qui dirait l'homme ! sans nom. Plus exactement, l'homme dont on a *volé* le nom. Tu parles d'histoire. Eh bien ça, c'est de l'histoire, et fameuse ! Chaque fois que tu m'appelleras, ça me rappellera le fait fondamental, que tu m'as tout volé et jusqu'à mon identité ! Uhuru !

Il se retire.